

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 33 (1895)  
**Heft:** 33

**Artikel:** Croquis militaires  
**Autor:** Fléchette, Amélie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-195078>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Croquis militaires.**

LE COLONEL.

A tout seigneur tout honneur. Il est le point de mire de milliers de prunelles. Il commande le régiment, il le domine de toute la hauteur de sa taille superposée à celle de son cheval. Il brille, il éblouit, il impose. Que la troupe soit en marche ou au repos, à chaque instant le spectateur cherche à revoir le panache ondoyant à la brise.

## MESSIEURS LES OFFICIERS.

Ils commandent aux soldats, chacun sait ça, et se distinguent de ceux-ci grâce à des filets ou des galons argentés ou dorés à la coiffure ou à une patte d'épaule différente de celle des simples militaires, ornée d'une ou plusieurs étoiles, selon le grade ; à ce qu'ils portent des gants et un grand sabre, mais surtout à ce qu'ils sont mieux habillés que les soldats. — Le costume de ces derniers démontre suffisamment, en effet, qu'ils n'étaient pas présents quand le tailleur a pris mesure.

Il en est tout autrement de Messieurs les officiers.

Une tunique ou un dolman ajusté à la taille, un pantalon à la hussarde ou bien à pied d'éléphant, collant ou demi-collant, selon la mode et l'arme à laquelle appartient son possesseur, mais toujours d'une coupe irréprochable ; voilà les signes auxquels on distingue, aussi loin que la vue peut s'étendre, un officier d'un pioupiou.

## LES GANTS.

Un des signes distinctifs énumérés plus haut. Objet de toilette interdit par l'usage aux simples soldats. — Celui qui s'aviserait d'en porter, sauf en campagne d'hiver, serait hué et conspué.

Une des occupations principales de l'officier est d'ôter et de remettre ses gants. Je ne dis pas qu'il le fasse exprès, c'est une nécessité. Avec la main gantée, prendre de l'argent dans son portefeuille est une opération difficile ; écrire, fût-ce au crayon, n'est pas commode non plus ; boire ou manger encore moins. Pour serrer la main d'un ami ou d'un connaissance, si l'officier est imbu des traditions de la vieille politesse française, il ne saurait faire autrement que de tendre la main nue. Mais le cas est rare, les formes exquises d'autrefois ont disparu. Passons donc condamnation sur celui-ci ; il en reste assez d'autres qui obligent de se déganter par trop souvent.

C'est une vraie calamité. La seule compensation que le port des gants offre, c'est le plaisir de les empletter chez une jolie marchande.

Aussi, il faut voir le jeune lieutenant fraîchement promu ; d'un air qu'il s'efforce de rendre indifférent, d'un pas

lent bien régulier, il se dirige vers le magasin où il reçoit un accueil doublement gracieux, comme acheteur et comme militaire.

*La gantière.* — Monsieur désire dans les bonnes qualités, je pense ?

*L'officier.* — Certainement.

*La gantière.* — Nous n'en avons pas d'autres.

(Alors pourquoi le demander ?) Elle exhibe le gant gris mat de service, le gant blanc de parade.

— Quel numéro a Monsieur ?

*L'officier.* — Le 8 1/2, je crois.

*La gantière.* — C'est trop grand, il me semble. Fermez le poing. Le 7 3/4 doit aller. Monsieur désire-t-il que je le lui essaie ?

*L'officier.* — Avec plaisir.

*La gantière.* — Si vous voulez bien tendre la main, s'il vous plaît, les doigts allongés. Oh ! laissez le pouce en dehors, il viendra en dernier lieu. Poussez.

Et ils poussent à qui mieux mieux, la gantière derrière le comptoir, l'officier arc-bouté devant.

Crac ! la couture de l'index vient de sauter.

*L'officier.* — Oh ! mademoiselle, je suis confus.

*La gantière.* — Cela ne fait rien, je le recoudrai. Poussez encore.

*L'officier.* — Bon ! c'est le dos qui se déchire, maintenant.

*La gantière.* — Plus de remède. Décidément, je crois qu'il vaut mieux prendre du 8 1/4.

*L'officier.* — Je vous l'avais bien dit.

*La gantière.* — Il est vrai que Monsieur a la paume un peu forte.

Enfin, voilà une paire qui va, maintenant.

L'officier la considère avec une certaine moue ; il y a des plis partout. Mais c'est assez de payer deux paires de gants pour une (car l'habile vendeuse lui enveloppe aussi la paire avariée et refuser de la payer serait peu gentilhomme), il ne tient pas de tenter l'épreuve sur une troisième et sort.

## LES DANDYS.

Il y en a dans le militaire comme dans la vie civile et ils peuvent se résumer dans le type suivant.

Il se balance, en marchant, alternativement sur l'une et l'autre jambe, de sorte que sa démarche rappelle assez le mouvement qu'imprime la vague à des canots à l'ancre, soulevés à droite, puis à gauche : un tangage doux.

Il suit la mode, il la devance, quand ce n'est pas lui qui l'invente.

C'est lui qui imagina les casquettes à hauteur phénoménale. Inutile de dire que le col blanc, raide d'empois, droit ou à cassures, remplace chez lui la cravate réglementaire et que la manchette de toile tranché, par sa blancheur imma-

culée, sur le drap sombre de la tunique.

Nul ne pousse plus loin que lui la fantaisie et le dédain des règlements en ce qui concerne les gants. Ceux d'ordonnance n'ont jamais déshonoré ses mains. En service ou en dehors du service, il ne connaît que le gant glacé. Et, dans la même semaine, les nuances les plus diverses : groseille, beurre frais, chamois, gris perle, lilas perse, se succèdent à ses mains.

Vous ne le verrez jamais, comme les autres officiers, en général, une main sur la garde de son sabre, l'autre pendante ou posée sur le ceinturon, ou bien jouant avec sa chaîne de montre ou les boutons de sa tunique. Invariablement, en promenade, ou arrêté en conversation, il tient les mains croisées derrière les pans de sa tunique.

C'était une des deux attitudes familières à Napoléon I<sup>e</sup>.

Chez le dandy, c'est une pose.

Il porte une moustache conquérante. Napoléon avait la lèvre rasée et subjugua les peuples et les femmes.

Mon dandy se contente de subjuguer les femmes ; cela suffit à sa gloire.

Sa haute casquette et sa tunique de fin drap ne peuvent entrer en parallèle avec le petit chapeau et la redingote grise du grand général.

Néanmoins, chaque fois que j'aperçois cet officier, le sabre battant ses mollets, ses mains invariablement croisées derrière le dos, je ne puis m'empêcher de penser à Napoléon I<sup>e</sup>.

Il me le rappelle... par contraste.

AMÉLIE FLÉCHETTE.

**A tsacon son meti.**

On oùt soeint derè quand cauquon ne sâ pas s'ein eimpreindrè po férè oquïè et que ne fâ què dâi folérâ : « A tsacon son meti et lè vatsès saront bin gardâïès ! » Volliâï-vo savâï dè iò cein vint ? Vaitsé :

On hommo et sa fenna, dâi pourro petits pâysans, viquessont dein onna petita cambusa, on pou foranna, et sé tegnont onna vatsè. La fenna restâvè pè l'hotô po soigni la mâison et férè lo medzi, tot ein repâtasseint se n'hommo et ein gouverneint l'ermaille, tandi que l'hommo allâvè travallî à la campagne.

On matin, après dédjonnâ, l'hommo, que n'étai pas on sâcro à l'ovradzo, dit à sa fenna :

— T'as portant rudo dè meillâo temps què mè, kâ te ne tè bregandè pas ein fotemasseint pè l'hotô, tandi que mè, dusso mé borriaudâ avoué la faulx, la bessa et lo petsâ.

— Eh bin, repond la fenna, tsandezint se te vâo ; reste pè l'hotô et y'âodri traire lè truffès, grulâ lè bliessons et férè l'ovradzo.

Dinsè de, dinsè fé. La fenna tracé